« Ô souvenirs ! printemps ! aurore ! »

■ Conseils pour la lecture à voix haute — La douleur de la remémoration est très présente dans les cinq premières strophes du poème, faisant naître des hésitations et des arrêts. Soyez très attentif aux deux tirets des vers 2 et 3 qui isolent le moment que le poète rappelle à sa mémoire, au rythme suggéré par les points de suspension aux vers 4 et 17 et à l’alternance de phrases exclamatives et interrogatives.

— Tous les vers sont des octosyllabes. Pour trouver huit syllabes, rappelez-vous que l’on prononce le « e » à la fin d’un mot quand il est suivi d’une consonne mais qu’on ne le prononce pas quand il est suivi d’une voyelle ou qu’il se trouve à la fin du vers. Ainsi, « Lorsqu’ell(e) était petit(e) encor(e) » (v. 3) ; « Ses frères riaient…

— Aube pur(e) ! » (v. 17). — Ne marquez pas de pause à la fin des vers 5 et 47 afin de respecter le rejet au vers suivant.

Vous procéderez à l’explication linéaire de ce poème en étudiant comment, par-delà la souffrance du deuil, le poète se remémore les instants de bonheur pur. Vous verrez que le poète entre progressivement dans le souvenir d’une vie de famille insouciante (strophes 1 à 5); vous analyserez ensuite, de la strophe 6 à la strophe 9, comment Léopoldine devient le centre de cette évocation; enfin, à partir de la strophe 10 vous montrerez que le conte final inventé par le poète donne de l’unité à la famille et au souvenir. Les cinq premières strophes font naître le souvenir entrecoupé par le lyrisme et par les arrêts de la mémoire. Le premier vers, «Ô souvenirs! printemps! aurore!» convoque la remémoration: les souvenirs sont pluriels mais le temps est celui du «printemps», des commencements, de l’«aurore». C’est bien cette impression de commencement, de naissance de quelque chose qui domine en ce début de poème: les souvenirs touchent à ce moment «lorsqu’elle était petite encore, / Que sa sœur était tout enfant…» (v. 3-4), et ce qui commence à venir à la mémoire est une scène matinale qui se dessine aux vers 11-12. L’invocation lyrique semble lente, patiente, difficile: le rayon que la remémoration du passé fait naître est «doux», «triste» et «réchauffant» (v. 2). Cette triple qualité explique la lenteur avec laquelle le poète «pénètre» dans le «passé charmant» (v. 9-10): la douceur autant que la mélancolie stoppent la progression du souvenir. La fin de la strophe 1 est arrêtée par les trois points de suspension. La seconde strophe relance la remémoration par une digression géographique qui contourne le souvenir de Léopoldine pour faire surgir le lieu de leur résidence. L’adresse au lecteur «Connaissez-vous» (v. 5) forme comme une diversion, en même temps qu’elle associe un tiers au dialogue que le poète engage avec lui-même et ses souvenirs. Le lieu mélange la précision («la colline / Qui joint Montlignon à Saint-Leu», v. 6) à la poésie des noms: c’est une colline — et un enjambement du vers 5 au vers 6 — qui joint les deux villes. La terrasse fait le lien entre «le bois sombre» et le «ciel bleu». Elle s’incline cependant, symbolisant un équilibre fragile. L’affirmation «C’est là que nous vivions» (v. 7) redonne de la vigueur au souvenir. C’est pourquoi la suite de la strophe peut relancer avec plus de force encore la remémoration: l’adresse n’est plus au lecteur, ni à ses souvenirs mais à son «cœur», sous la forme de l’injonction. Le verbe «Pénètre» exprime cette descente et cette traversée dans l’épaisseur d’un «passé charmant». L’adjectif «charmant» s’oppose au rayon «triste» du vers 2 et engage le poète dans une remémoration plus légère. Les vers 11 et 12 marquent la pénétration, par l’ouïe, dans le souvenir. On observe l’écho en début de vers du «je» (v. 11) et du verbe «Jouer» (v. 12): le «je» de l’adulte, le «jeu» des enfants vont dès lors s’entrelacer. Du vers 13 au vers 17, surgit une connivence entre Léopoldine et le poète, entre le «Elle» et le «Moi, je», connivence d’autant plus grande qu’elle se fait sans bruit, l’une de peur d’éveiller son père, l’autre de peur de «la faire envoler» (v. 14 et 15). La mention immédiate au vers 17 des frères qui rient introduit une opposition entre ses frères et elle. Les points de suspension marquent un nouvel arrêt de la remémoration, un nouveau silence, augmenté d’une évocation lyrique, romantique de l’union parfaite de la nature et de sa famille: l’aurore du premier vers s’exalte en «aube pure»; le chant s’élève, des oiseaux, des enfants (v. 20). L’insistance aux vers 19 et 20, la répétition de «avec», permettent de célébrer cette union de la famille et de la nature.

Le second mouvement (vers 21 à 36), dans la parfaite continuité du premier, fait entrer Léopoldine dans la maison en même temps qu’elle devient le centre de l’évocation. Le «Je toussais» du vers 21 signale le réveil et l’existence du patriarche; «on devenait brave» montre que les enfants adoptent une autre attitude que celles qu’ils ont dans leurs jeux, par respect du père qui sans doute est déjà en train d’écrire. Un portrait s’esquisse de la fille aînée, douce, aimante et responsable de ses frères et de sa sœur: les «petits pas» renvoient à sa délicatesse; sa gravité, peut-être jouée, souligne le rôle de cette aînée de la fratrie: le fait qu’elle déclare «avoir laissé les enfants en bas» indique bien sa connivence avec son père, son statut double de fille et de jeune femme. À la strophe suivante surgit un affect conclusif, celui de l’admiration (v. 27) et de son caractère inconditionnel, qui va au-delà de l’apparence physique ou de ses propres états (v. 25-26). L’exclamation qui termine la strophe lancée par la tournure présentative «c’était» et le «ma fée» et «mes yeux» en même temps qu’elle dit l’admiration dit aussi l’amour. Le «c’était ma fée» comme le «on devenait brave» fait entrer dans la familiarité et l’intimité de leur petite famille. Cette intimité charmante et joyeuse se développe dans les deux strophes suivantes: «Nous jouions toute la journée» (v. 29) est une manière de dire que le poète se met à la place de ses enfants, qu’il entre dans leur vie, qu’il devient eux; c’est pour cela qu’il peut déclamer: «Ô jeux charmants! chers entretiens!» (v. 30). Le poète est devenu entièrement admiratif de l’enfance, de ses jeux, de sa discussion. Il semble qu’il n’y ait plus tristesse ou mélancolie. La journée a passé; le poète se remémore alors le soir, une scène qui est au cœur de la vie familiale, une de ces traditions autour de laquelle la famille se réunit. La connivence entre Léopoldine et son père n’est plus silencieuse; elle devient une sollicitation; l’appel «Père, viens!» (v. 32) renouvelle le rôle de Léopoldine. Alors qu’elle protégeait le travail de son père en laissant «les enfants en bas», elle rompt, le soir, la solitude du poète, sa journée de travail, et l’invite à les rejoindre. Il semble que la journée entière du poète soit réglée par l’affection de sa fille. Dans ce dernier moment cependant Léopoldine abandonne son rôle de mère et redevient enfant: la dénomination «Père» et le «nous» qui la réunit à ses frères et à sa petite sœur le signalent.

La dernière partie du poème fait une large place au «père» et montre son vrai rôle. La relation de préférence intime, d’admiration pour Léopoldine donnait à la fille aînée un statut de seconde maman; le «nous jouions» au vers 29 montrait le poète devenu enfant lui aussi. Ce dernier moment installe le poète dans son rôle de patriarche ou de chef de famille. Un tableau se développe alors de la famille dans sa totalité réunie. Il n’est plus fait mention de tout ce qui sépare Léopoldine des autres — l’âge, la délicatesse, la gravité —; il est question de «tous ces regards du paradis» (v. 36), des «quatre douces têtes» qui «riaient, comme à cet âge on rit» (v. 41-42). Léopoldine, redevenue enfant, laisse enfin apparaître la mère puis l’aïeul, qui ont pour centre la fratrie: «leur mère / Les regardait rire» (v. 47-48) et «Leur aïeul… / Sur eux parfois levait les yeux» (v. 49-50). Un tableau idyllique et idéalisé se fixe: celui du père qui dit un conte, des quatre enfants qui écoutent et rient, de la mère qui regarde pensive la scène, et de l’aïeul qui s’interrompt dans sa lecture. De ce tableau ressort le rire et la joie: «rayonner d’aise» (v. 35), «Riaient, comme à cet âge on rit» (v. 42), «Leur mère / Les regardait rire» (v. 48). Le poète semble quitter la connivence exclusive — génératrice de mélancolie — avec sa fille pour entrer dans un moment de rêverie et d’idéalisation de la vie familiale. Au «songe» de la mère répond dans les deux derniers vers la rêverie du poète qui entrevoit «par la fenêtre sombre» un «coin des cieux» (v. 51-52): l’opposition du «sombre» et des «cieux» se fait cependant au profit des «cieux» — éternité, présence de l’au-delà? — développant l’image du vers 8 qui situait la résidence familiale «entre un bois sombre et le ciel bleu.»

Il n’est pas surprenant que ce soit le conte, c’est-à-dire la parole, le Verbe qui produise une telle réunification de la mémoire et de la famille. La dimension de la parole est doublement convoquée par Léopoldine: «Conte-nous une histoire, dis!» (v. 34). Le plaisir et la parole sont noués à travers l’allitération de la dentale: «dis», «d’aise» «paradis» et l’association sonore du «dis» et du «paradis» (père a dit? le dit du père?). Le conte déroule une «parole» (v. 47) et cette parole se fait d’un «seul jet» (v. 45-46); il déroule aussi une fiction et des personnages dont le caractère merveilleux captive l’attention des enfants: Arioste et Homère ont écrit des épopées pleines d’aventures et de héros; Hugo produit un conte plein de «carnages» (v. 37), avec pour personnages et pour action «d’affreux géants très-bêtes / Vaincus par des nains pleins d’esprit» (v. 43-44). La fiction s’invente (v. 38), se nourrissant des «ombres du plafond» (v. 40), de ce qui fait peur aux enfants et qu’elle dompte et transforme en éclats de rire. Pourquoi un conte «profond»? Sans doute pour souligner le sens universel du conte, qui renvoie à l’universalité de l’enfance: «Toujours, ces quatre douces têtes/ Riaient, comme on rit à cet âge» (v. 41-42). Cette fin de poème ne fait donc pas que réunir une famille: elle convoque l’universalité de l’enfance en chacun de nous, ce que l’on appellerait sa résilience.